

Christophe Léon

Tu t'appelles
Amandine Keddha



Éditions du Rouergue

LA BRUNE

dans la même collection

la baie, FRANCK BIJOU 1999
le corps en miettes, BENOÎT BROYART 1999
fruit rouge, JULIEN BOUISSOUX, 2002
la ligne 97, LIONEL DESTREMAU, 2002
parole de ventriloque, BÉNÉDICTE FAYET 1998
l'office des vivants, CLAUDIE GALLAY 2001
mon amour ma vie, CLAUDIE GALLAY 2002
les beaux bruns, PATRICK GOURVENNEC 2000
dernier western, GUILLAUME GUERAUD 2001
trop de bruit dans le vide-ordures, FRANÇOISE GUILLAUMOND 2001
sam story, LAURA JAFFÉ 2001
absentes, KALOUAZ 1999
le problème avec les maths, CATHERINE LEBLANC 2001
animos, JEAN-FRANÇOIS PAILLARD 2000
roman fleuve, ANTOINE PIAZZA 1999
mougaburu, ANTOINE PIAZZA 2001
les Charmilles et les morts, JEAN-MICHEL RABEUX 2002
petites morts, ISABELLE ROSSIGNOL 1998
vomica, ISABELLE ROSSIGNOL 1999
une nuit ordinaire, ISABELLE ROSSIGNOL 2001
mon roi et moi, ARNAUD RYKNER 1999
je ne viendrai pas, ARNAUD RYKNER 2000
la grande maison, MICHÈLE SALES, 2002
pour être chez moi, EMMA SCHAAK, 2002
vous pouvez mentir, VÉRONIQUE TAQUIN 1998



LA BRUNE aux Éditions du Rouergue

pour Joe et Jeannot

tu t'appelles Amandine Keddha

Christophe Léon

Tu t'appelles Amandine Keddha

Couverture : Chloé Poizat

© Éditions du Rouergue, 2002
Parc Saint-Joseph BP 3522 12035 Rodez cedex 9
Tél.: 0565777370 – Fax: 0565777371
www.lerouergue.com



ÉDITIONS du ROUERQUE

Maman était épanouie sur le dos comme une grenade trop mûre, ses jambes écartées, un drap d'hôpital vert sur son ventre la couvrait jusqu'aux genoux (ses cuisses formaient un V dont l'embase se fourvoyait dans l'huître charnue de son sexe badigeonné de teinture d'iode), ses jambes repliées au-dessus d'elle chacune établie dans la rampe concave d'un étrier

– deux ergots d'acier chromé dans le miroir desquels ses fesses (une paire de lunes blanches constellées de novas iodées) se reflétaient, deux sceptres aux bâtons ovoïdes fichés dans les anneaux soudés du lit d'examen et dans lesquels encore une fois la démesure de la fente s'invaginait et était happée par la béance du gouffre –

maman ainsi torturée, ouverte, souffrante et implorante venait à grand-peine de t'expulser après une lutte de plus d'une heure contre la douleur, l'envie de mourir, l'envie de gifler ton père qui ne cessait de répéter en dansant d'un pied sur l'autre, perroquet sur son perchoir

– Tu peux pas savoir comme c'est dur pour moi aussi!

papa honteux de l'excitation perverse qu'il ressentait devant sa femme fendue en deux, offerte à des mains étrangères qui fouissaient en elle et tu souhaiterais que rien n'ait jamais été (ce raz-de-marée sanguin), que tout fût un rêve foetal, une vacation d'humeurs intestines dans le ventre ravagé (oui ravagé déformé estropié ruiné désolé par ta faute ta croissance exponentielle jusqu'à l'arrachement final la déjection ultime) ravagé de ta mère, rien ni l'odeur des chairs abîmées qu'on dépèce, la peau déployée, les veines défoncées et l'œil glauque, blanc, vitreux de la bête, de la bête ta mère, sa tête identique à la tienne qui ballotte, qui ballotte navire fou, ta tête que le ressac des contractions balance contre les côtes molles et flottantes de maman « Maman! » ni le froid sur le sommet du crâne, sur les épaules, sur le torse, sur les hanches, sur les jambes, sur les pieds ni l'odeur insolite, l'odeur animale, l'odeur des autres « Sortez-moi de là bon Dieu ça schlingue! » ; tu seras son unique enfant, elle avait le jour

de son accouchement trente-quatre ans et des brouilles de semaines

(« Happy birthday to you! happy birthday to you ou ou! HAPPY BIRTHDAY TO YOOOOUUU! » ton père s'était oublié dans un compliment baragouiné dans un anglais démantibulé, lui qui parlait cette langue comme une vache ibérique)

papa la main dans la main de maman, le regard fixé sur sa poitrine tremblotante, sa poitrine: deux œufs en gelée dont le blanc glaireux s'échappait entre les cuisses de maman, maman la pointe des seins dressée, des pointes que papa suçait en passant sa langue sur leur surface râpeuse et salée, des seins monstrueusement énormes et parcheminés de veinules écarlates disposées en toile d'araignée

« Voilà la tête monsieur! la voyez-vous qui sort? »

papa de jeter un œil vaguement écœuré sur le steak tartare de sa femme (« De la barbaque mon bon monsieur de la barbaque! ») « Oui! oui je la vois... » (dixit ton père au bord de l'évanouissement, un haut-le-cœur difficilement contenu) mais il ne voyait qu'une grosse boulette, une boulette chauve et violette et aussi la merde liquide que le sphincter relâché de sa femme n'arrivait plus à retenir, bizarrement de la merde inodore ou noyée dans

l'océan des parfums de la salle d'accouchement, de la merde qui tombait en cataractes dans un récipient chromé, dans une chistera d'acier, qui se mélangeait aux différentes humeurs maternelles, de la bouillabaisse de merde dans laquelle ton père, par tu ne sais quel caprice du moment, aurait volontiers trempé son doigt et liché non plus dégoûté mais affamé; « Sera-ce un garçon? sera-ce une fille? » se demandait-il

(pas exactement en ces termes, il priait plutôt pour que son premier enfant fût un garçon « Notre Père... » il n'allait pas plus loin, ne sachant pas la suite, l'ayant oubliée comme on oublie ses clefs dans la poche d'un pardessus « Notre Père qui êtes... » on en aurait bien besoin de ses clefs dans des moments aussi graves, aussi sanglants, et la boulette violette propulsée hors de la sarbacane maternelle « Notre père qui êtes aux... » jamais là quand on a besoin de lui!)

ce fut une fille avec tous les accessoires, toutes les options, rien ne manquait, non rien « C'est une fille monsieur! » « Ah, bon très bien... » et il médita :

« C'est toujours mieux qu'un enfant anormal parce qu'un enfant anormal, dedans la tête je veux dire, ça bave des litres d'une salive écumeuse et grasse, ça vous chie partout jusqu'à des vingt ans, des trente, des quarante, ça

prononce pas trois mots à la suite sans faire de la soupe de langue et en plus, oui toujours en plus, pour la galerie, pour l'épate, pour l'estime, pour qu'on se sente à l'aise, bien dans la peau des autres, en plus, en plus dire qu'on l'aime alors qu'on espère qu'il s'étouffe dans sa bave, que c'est une vraie bénédiction, qu'on apprend chaque jour avec ce débile, oui un débile qu'on appelle différent “Vous savez mon fils est un peu différent mais rien un poil une bagatelle” tu parles! différent! à trente balais faut encore lui torcher le cul, de la merde plein les doigts, plein les doigts, alors une fille pourquoi pas, oui, pourquoi pas et merci Notre Père »

la sage-femme t'emmenait prendre ton premier bain, elle te serrait dans ses bras emmaillotée, tu étais dans le sédiment d'un linge immaculé et ta mère n'aspirait plus qu'à dormir, déjà elle fermait les yeux quand elle entendit dans le demi-sommeil qui se l'arrogait « Allez madame encore un effort il reste à sortir la maison du bébé! » et ton père de lui secouer les épaules

– Tu peux pas savoir comme c'est dur pour moi aussi !

pendant qu'on cambriolait ta résidence amniotique tu étais astreinte aux feux de la rampe, des tubes jaunes orangés distingués dans l'imbroglio des événements, on te touche, on te tripote, on t'enfonce des tuyaux dans le nez,

on te sonde, on te prend par les pieds, cochon pendu tirez-lui la queue il pondra des œufs, finir par crier, un cri indistinct, une bouillie de sons graves « Faites chier putain ! » et la pointe de l'aiguille sur le pouce qui pique et pique et pique et colégram, l'encre de ton sang qui goutte, la crème sur les fesses, la poudre, l'huile, la chaleur, on t'oingt, on va t'enfourner, te cuire sur la braise, tu vas rôtir, subir le sort d'un petit cochon de lait et tu entends les truies grogner au-dessus de toi et tu vas te résigner « On suffoque ici ! » et les poissons (d'où sortent-ils?) qui déboutonnent leurs bouches hippopotamesques qui vont te bouffer te bouffer, tu dois pleurer de rage, de honte et de terreur, c'est tout ce qu'il te reste, oui, pleurer à faire péter ces putains de lustres au-dessus de ta tête qui transpercent tes paupières et paralysent de stupeur tes yeux aveugles, encore et toujours on te tourne, retourne, soulève, tête, tu en as marre, tu veux rentrer chez toi, chez toi, oui, chez toi,

« Le placenta madame le placenta ! »

L'accoucheuse souriait à ta mère, elle l'engageait à pousser dès le début des contractions entre lesquelles il fallait compter, parce que c'était comme ça depuis l'avènement de la médecine moderne, compter les moments de répit avant de pousser puis compter et pousser, ainsi de suite

jusqu'à ce qu'on mélange tout et « Putain de Dieu ! » furent les premiers mots que maman prononça après ta naissance pour ajouter presque aussitôt « C'est pas humain une délivrance pareille ! » ton père comptait aussi, il s'emmêlait les pinceaux, recommençait au début, voyait maman qui poussait, le visage rouge comme une écrevisse ébouillantée et papa guettait l'instant où il pourrait à nouveau reprendre le fil de son décompte

– Tu peux pas savoir comme c'est dur pour moi aussi !

enfin maman sombra dans un sommeil incoercible tandis que papa hésitait à prendre la tangente: les odeurs d'hôpitaux et les relents de maladies l'indisposaient (éther-chloroforme-désinfectant-sueur-sang-urine-selles-membres-coupés-biopsies-lavages-d'estomacs-vomis-d'alcooliques-doigtiers-embrenés...)

(musique! Bach *Toccatà et fugue pour orgue en ré mineur* BWV 565: sur la plage de sable fin (tatata! tu fais mal l'orgue) l'eau bleu turquoise léchait à petits coups de langue la grève ocre et parfumée (tatata!) elle était étendue nue, les lunettes de soleil sur le nez (tatata!) son mari à côté d'elle faisait jouer ses muscles luisants sous le soleil éclatant de cette après-midi (tatata!) il tourna la tête et sourit (tatata! *allegro ma non troppo*) la contempla un instant et lui parla d'une voix flûtée

(tatata! *andante cantabile*) « Je pars chérie dors bien ! »
maman sursauta « Mon Dieu où suis-je ! » juste le temps
de voir son époux fermer la porte derrière lui Clac! et de
crier très fort dans sa tête pour ne pas te réveiller, toi qui
dors à côté d'elle dans un berceau anonyme avec un bra-
celet au poignet sur lequel est écrit ton nom en lettres
majuscules à l'encre mauve, maman de crier très fort
silencieusement

« Salaud ! »

*

Tu avais sept ans: des nattes, une salopette en jean et
des chaussures basses à l'américaine (*take a break in the
rush* comme disait la pub à la télé) tu regardais par la
fenêtre entrouverte, dehors la journée s'achevait comme
une boulette de pain trempée jusqu'à la mie, c'est de toi
dans une de tes rédactions de l'époque (sujet: Racontez
votre dimanche) tu n'en étais pas peu fière de ta bou-
lette maison, une boulette qui valait selon la maîtresse
son pesant de 16 entouré d'un trait rouge en haut et à
droite de la page, donc tu terminais tes devoirs, tu étais
une grande, tu venais d'apprendre le cycle de la repro-
duction, à cette époque on en était encore aux abeilles

qui (dans un documentaire vieillot où une image sur
cinq sautait) se butinaient le dard facétieusement sous
vos yeux ébahis et la maîtresse (la même qui entoure
d'un trait rouge et gras ton 16/20) « Observez les enfants
les merveilles de notre mère Nature ! » ; tu sortais du
ventre de ta mère et c'était dégueulasse Beuark ! mais tu
aurais pu tout aussi bien connaître la triste destinée des
chatons ensachés dans un sac quelconque (le même que
celui qui sert à emballer les courses au supermarché)
alourdi d'une pierre, oui la triste destinée des chatons
qu'on immerge dans l'eau glacée pour les noyer, qu'on
ressort de temps à autre voir un peu si ça gigote encore,
par pure méchanceté pour faire souffrir un peu plus
longtemps l'animal que l'on n'est plus, par volonté
d'être pire ou bien est-ce la jouissance que procure le
supplice de l'innocent qui motive notre comportement ?
le plaisir instillé à chaque remontée, à chaque plongée,
à chaque frémissement de vie agonisante oui ! la sainte
odeur de la mort pourvue ; tu aurais pu tout aussi bien
connaître la triste destinée des chatons, le poil trempé,
le bout de la langue dépassant, que l'on jette à la pou-
belle entre les feuilles de laitue du repas de midi ou
qu'on abandonne dans une décharge à la voracité des
chiens errants qui accrochent des guirlandes d'intestins

entre deux rêves canins et qui dansent; tu es née du ventre fécond de ta mère.

*

Ton père était militaire – gendarme plus exactement – tu l’as toujours connu en uniforme papa, les cheveux rasés, la marque du képi damasquinée dans la peau du front, un sillon profond (une rigole, un caniveau) dans ce tégument érodé par le couvre-chef où la transpiration faisait son lit, et à partir de cette rayure, jusqu’à la racine des cheveux, une bande blanche large d’environ trois doigts formait une ligne de démarcation, nanti de ce tatouage il ne pouvait être que militaire ou cheminot ou marin, mais comme vous n’habitez pas le bord de mer... militaire ou cheminot... mais cheminot c’est vraiment trop un métier de jobards, de morts-nés, de bons à rien et de tuteurs de goulots, tous les cheminots sont des poivrots et battent leur femme à coup de ceinturon en cuir avant d’abuser de leur gamine de douze ans et d’en laisser un peu pour le Médor qui est si bon chasseur – c’est bien connu –... alors militaire... tu y mettais l’index dans son microsillon et tu enfonçais, tu poussais, tu grattais jusqu’à ce que gicle la cervelle (en serpent, en colimaçon, en langue de belle-mère)

une cervelle de gendarme avec deux beaux souliers vernis et des bandes blanches et larges sur les jambes du pantalon bleu pétrole et papa disait en grimaçant « Arrête tu me fais mal ! » tu n’arrêtais pas (« Pourquoi tu veux que j’arrête t’en as pas assez de la cervelle ? ») la ride rougissait, bleuissait, noircissait et ton index empoigné par la main de papa qui le déracinait, lui interdisait d’harponner la baleine blanchâtre de sa matière grise « Salaud tu me fais mal ! » ton papa, ton papa à toi, rien qu’à toi, qu’avait une tranchée sur le front avec plein de poils cachés dedans, prêts à donner l’assaut à croître et à poisser dans son exsudation gommeuse de gendarme « Arrête tu me fais mal ! » ta mère était femme de militaire et « Putain de Dieu c’est pas gai tous les jours ! » elle jurait facilement ce qui énervait ton père « Un peu de tenue s’il te plaît ! » et ils s’engueulaient, fallait pas rester dans les parages sous peine d’être prise à partie et de devenir le souffre-douleur de leur mauvaise humeur, fallait filer dans ta chambre, fermer la porte sans faire de bruit et attendre, attendre que ça passe, attendre des jours meilleurs, attendre qu’un chromo du salon s’éclate la tranche sur la photographie de mémé qu’on exposait comme une relique, une icône précieuse dans son cadre en serpentine d’argent, avec à chaque coin une feuille de vigne festonnée « Oh mon

Dieu chérie! Mémé! » attendre une accalmie, la fin de l'orage, peut-être se boucher les oreilles pour ne plus entendre les cris, les hurlements des participants à ces empoignades parentales, hurler aussi ta tête enfoncée, dans le matelas, beugler comme un veau qu'on égorge « Connards! » et attendre en ne pleurant surtout pas parce qu'une petite fille: c'est fort et ça ne doit pas faire de peine à ses parents; maman lui reprochait l'exigüité de la vie en casernement, les discussions idiotes entre femmes de militaires, les relents de cuisine qui dérivait des appartements voisins

(la femme du sergent, une Lusitanienne qui avait un air rogue et des lunettes en peau de jésus, adorait mitonner à son homme des plats de morue qui empuantissaient jusqu'en Palestine, ça sentait le pipi de chat refroidi, ça puait le dessous de bras et la Portugaise y trouvait autant de plaisir que quand tu passes ta main sous l'aisselle et que tu la respirez, la Portugaise aimait ce fumet aigrelet, tu aimais l'acidité de ta transpiration et même que les Arabes et les Portugais c'était l'engeance maudite de Dieu, ta mère était xénophobe et ton père aussi « Comme tout bon gendarme... » disait-il)

papa lui répondait: salaire-sécurité de l'emploi-vie de patachon-retraite aisée et toute la batterie des avantages à s'uniformiser pour quelques années et

– Tu peux pas savoir comme c'est dur pour moi aussi !
toi tu grandissais à l'ombre de leurs chamailleries: à un an tu avais un joli sourire édenté et un faux air de gargoulette pour assoiffés, les photos peuvent en témoigner, à deux ans tu étais propre comme un sou neuf « Ça va nous faire des économies de lavage! » avait dit papa, car en ce temps-là maman usait des carrés de coton en guise de couches et papa « C'est pas Dieu possible ce que ça peut puer dans cette maison! » et maman « Eh oui, c'est la merde de ta fille, tu voudrais quand même pas qu'elle chie des fleurs par hasard? » à trois ans tu courais comme un cabri à travers tout l'appartement, on t'appelait biquette et « Elle va finir par se fracturer quelque chose la biquette! » rouspétait papa qui rouspétait par principe comme d'autres se taisent par système, à quatre ans tes premiers souvenirs gribouillaient leurs empreintes dans ta mémoire de bambin et les soirs de joute domestique, tu les entendais se raccommoier dans la chambre contiguë à la tienne « Tu m'en veux pas chéri? » « Mais non va, tu as tes problèmes et moi les miens! » ils babillaient un instant, modulant l'inflexion de leurs voix jusqu'à ce qu'ils gazouillent en chœur puis se taisaient, c'était le lit qui prenait le relais, les ressorts grinçaient, croassaient et petit à petit le rythme se précipitait pour ne plus être qu'un consubstantiel tollé: papa montait maman

(tu dis ça parce qu'une fois tu l'as entendu dire à un collègue « Ma femme je la grimpe une fois par semaine pour son hygiène ! » tu n'as pas bien compris ce qu'il voulait dire mais, certains soirs de dispute, un brin de toilette s'avérait nécessaire: brouette japonaise, tourniquet gourmand, vendange de printemps, bienvenue au royaume de l'huître, à dada sur mon bidet, grande soif à la fontaine, valse et condiments, mont des merveilles, vallée ombragée et enfin pour terminer en apothéose: viens dans mon auto y a la stéréo)

parce que la baise c'est tout ce qui rapproche l'homme de la femme quand l'essentiel des illusions a regagné le coin des souvenirs anciens, des souvenirs anciens que ton père épanchait, le regard mouillé de brume, certains dimanches de mélancolie « Tu te souviens chérie quand nous avons vingt ans ? » et à vingt ans on fait l'amour pour se rassurer (pour l'homme) et pour se satisfaire (pour la femme) à vingt ans on saute sur tout ce qui bouge par pulsion, par instinct grégaire, mais ton père, à son âge, ne sautait plus sur ta mère que par hygiène et ta mère le recevait par contrat « Tu te souviens chérie quand nous avons vingt ans ? » parce que ton père plus que ta mère (maman peut se passer de la chair) avait un besoin fanatique non pas d'amour mais d'animalité et il réfrénait difficilement

son envie de passer de l'hygiène à la débauche, ce qu'il regrettait peut-être, victime d'illusions morales

(tu apprendrais plus tard que la moralité n'est que le cache-sexe des gens malhonnêtes qui veulent imposer aux autres des règles de conduite qu'eux-mêmes ignorent volontairement – combien de ballets roses, combien de curés les doigts dans le fondement de la jeunesse presbytérienne, combien de nos grands hommes accroupis dans la fange de leur bestialité? – des gens malhonnêtes à qui on ne pourrait rien reprocher s'ils ne nous badigeonnaient pas de leurs vertus fétides, mais qu'il faudrait davantage féliciter car rien, jamais rien, de grand ou de beau n'est issu d'un être normal, d'un homme ou d'une femme qui n'a pas fréquenté assidûment la même table que le diable)

et tu crois que papa aurait aimé dresser maman à des jeux exotiques.

*

[...]